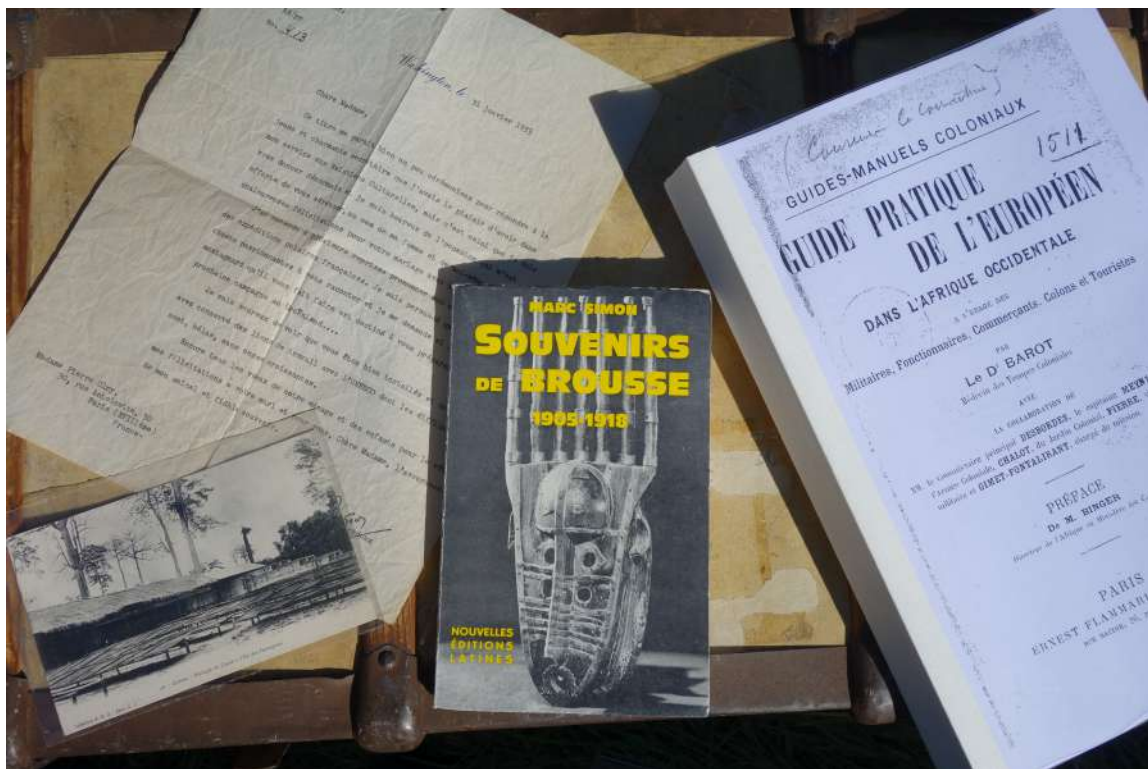


# LES PETITES ÉPOUSES DES BLANCS / HISTOIRES DE MARIAGES NOIRS

Un projet de MARISA GNONDAHO DIT SIMON et STÉPHANE OLRY



Spectacle produit par La Revue Eclair et coproduit par le Théâtre de la Poudrerie-Sevrans,  
avec le soutien du Collectif 12 / Fabrique d'art et de culture-Mantes-la-Jolie.  
La Revue Eclair est conventionnée par le ministère de la Culture-DRAC Ile-de-France et la  
Région Ile-de-France dans le cadre de la PAC.

# CRÉATION

## LES PETITES ÉPOUSES DES BLANCS HISTOIRES DE MARIAGES NOIRS

de et par **MARISA GNONDAHO** dit **SIMON** et **STÉPHANE OLRÉ**

regard extérieur : **CORINE MIRET**

scénographie et costumes : **BERTRAND RENARD**

assisté de **MARINE RIEUNIER**

régie de tournée : **CAROLINE SART**

Durée 1H10

diffusion : **NACÉRA LAHBIB**

administration de production : **AUORE PARNALLAND**

*Les petites épouses des blancs / histoires de mariages noirs se joue en salle équipée ou non équipée et ou en établissement scolaire*

# LA REVUE ÉCLAIR : documentaire et fiction

Corine Miret et Stéphane Olry produisent avec La Revue Éclair, depuis vingt ans, des spectacles inspirés par un travail documentaire. Ils associent d'autres auteurs (compositeurs, plasticiens, chorégraphes, metteurs-en-scène, dramaturges etc.) à leur travail.

Les cartes postales, le Proche-Orient, les supporters de foot de Saint-Etienne, l'exercice de vertu de Benjamin Franklin, les inconnus dans un village de l'Artois, le mètre universel, les enfants polyhandicapés, les habitants du bois de Vincennes, les lutteurs, les boxeurs de Seine-Saint-Denis, ont été les sujets des enquêtes et des spectacles de La Revue Éclair.

En 2017, Marisa G nondaho dit Simon et Stéphane Olry ont découvert être issus de deux histoires familiales liées aux colonies. L'une du côté africain, l'autre du côté français. Leurs deux familles ont connu les « mariages noirs » qui unissaient les colons à des « petites épouses » africaines.

En menant des enquêtes dans leurs familles respectives sur ces relations inégales, subies, parfois forcées, et toujours douloureuses, ils ont exploré les conséquences contemporaines de ce passé colonial.

Comme dans toute création de La Revue Éclair, la réalité s'entremêle à la fiction pour illustrer le spectacle qu'ils présentent ensemble aujourd'hui à la recherche de ces femmes que les coloniaux appelaient les « petites épouses des blancs ».

# MARIAGES ?

Durant plusieurs mois, Marisa G nondaho dit Simon et moi-même, Stéphane Olry, nous sommes retrouvés pour converser à propos des concubinages qui ont uni des femmes africaines et des colons durant la période coloniale.

Nous sommes en effet, l'un et l'autre héritiers de cette histoire, mais de manière radicalement distincte. L'arrière-grand-mère de Marisa G nondaho dit Simon était une africaine du Dahomey tandis que mon arrière-grand-père était un colon français au Gabon.

Nous avons mené une enquête sur la mémoire de ces « petites épouses des blancs », et la postérité de ces « mariages noirs » dans nos familles respectives. A la suite de cette enquête nous avons conçu le désir d'écrire un spectacle sur ce sujet.

Le Théâtre de la Poudrerie à Sevran, ayant proposé à La Revue Éclair de produire un spectacle destiné à être joué à domicile sur le thème de « La rencontre » nous avons imaginé d'élargir notre enquête aux habitants du territoire de ce théâtre.

***Les petites épouses des blancs / histoires de mariages noirs***, est un spectacle documentaire rendant compte de cette enquête et des questions qu'elle soulève.

# ~~MARIAGES NOIRS ?~~

## Petites épouses des blancs ?

En situation coloniale, on qualifiait de « mariages mixtes » les unions contractées entre une « indigène » et un « citoyen français ».

On parlait aussi de « mariages noirs » dans la littérature coloniale. De fait, il ne s'agissait en rien de mariages blancs. Ces unions se passaient souvent du consentement de la femme.

Les africains, eux, n'ont pas de nom pour qualifier ces concubinages. Les femmes concernées étaient qualifiées de « petites épouses des blancs ».

On parlait aussi de « couples domino », de « mariages coutumiers » ou de « mariages indigènes ». Aucune reconnaissance officielle ou administrative ne validait ces unions qui, dans la majorité des cas, demeuraient illégitimes, ainsi que les enfants qui en étaient le fruit.

Peut-on parler « d'amours coloniales » ? C'est une question à laquelle seuls les intéressé-es eussent pu répondre et dont nous ne saurons jamais rien -à supposer que nous désirions soulever le voile recouvrant ce mystère-.

Même si on trouve de rares récits de rencontres amoureuses entre colon et africaine, ayant donné lieu à des mariages en bonne et due forme, et à la constitution d'une famille reconnue dans la plupart des récits, on comprend que ces unions étaient destinées avant tout au confort, à l'hygiène, au plaisir du colon. Le destin de la femme demeurant en Afrique, celui de ses enfants, n'était pas le souci principal de l'Européen revenu en Europe.

Au reste, un siècle après, en France, nul ne se préoccuperait plus de ces concubinages exotiques si des enfants n'étaient pas nés de ces rencontres.

Marisa G nondaho dit Simon, a donné à lire à Stéphane Olry *Souvenirs de brousse*, écrit par son arrière-grand-père, fonctionnaire colonial en poste en Afrique de l'Ouest (AOF - Afrique Occidentale Française) au début du 20ème siècle. Dans le livre, son union avec une femme africaine, l'arrière-grand-mère de Marisa G nondaho dit Simon, pendant sa carrière coloniale, n'était jamais évoquée.

Pourtant, dans la famille africaine de Marisa G nondaho dit Simon, on parlait facilement de cette filiation avec un européen.

L'arrière-grand-père de Stéphane Olry, Henri Jeanselme, acquit l'île aux Perroquets sur l'embouchure du fleuve Gabon (AEF - Afrique Equatoriale Française) en 1892.

Quand l'île fût vendue en 1947, le notaire fit remarquer à la famille française du planteur qu'il s'y trouvait une maison avec une famille gabonaise : la décence et la justice commandait qu'ils pussent demeurer là.

C'est ainsi qu'il fut connu par ses descendants de France que leur arrière-grand-père possédait une seconde famille africaine.

Le nom de la jeune femme noire allongée nue sur une natte, retrouvée dans les plaques photographiques de l'arrière-grand-père, n'était pas indiqué au dos de la photo. Une lettre signée « *vo*tre sœur » parvint aux héritiers de Henri Jeanselme, pour les remercier d'avoir abandonné gracieusement la maison sur l'île aux Perroquets. La lettre finit au feu.

Marisa Simon a hérité d'un nom africain, G nondaho, qui n'est pas le vrai nom de son arrière-grand-mère, mais, celui, sans doute inventé par un officier d'état civil, qui a désigné sa descendance.

En substance le nom de ces « petites épouses des blancs » a disparu, voire a été effacé.

Nous avons souhaité, avec l'écriture de notre spectacle, partager avec les spectateurs certaines des questions soulevées par le destin de ces femmes aux noms oubliés. Car d'une manière ou d'une autre, par le sang ou la mémoire, individuellement ou collectivement, réellement ou symboliquement, nous sommes héritiers de leur histoire.

# LE SPECTACLE

C'est une causerie, proposée par Marisa G nondaho dit Simon et Stéphane Olry. Les auditeurs de cette causerie sont rassemblés autour d'une table pliante, deux lampadaires, une valise, un sac.

Stéphane Olry commence par raconter l'histoire de son arrière-grand père colon dans l'ex-Dahomey. Il présente le livre écrit par son aïeul Marc Simon : *Souvenirs de brousse*. Il dévoile aux spectateurs des plaques photographiques prises par ce même arrière-grand-père.

Marisa G nondaho dit Simon, l'interrompt au moment où il s'apprête à montrer quatre photos. Elle décrit les clichés (une jeune femme nue allongée sur une natte, dans quatre positions différentes), l'interroge : "Accepteriez-vous de montrer ces photos si la jeune femme en question était votre arrière-grand-mère? ", et propose que les spectateurs choisissent de regarder ou non ces clichés à l'issue de la causerie.

Le dissensus possible entre les deux protagonistes est posé dès le début. Ils sont cousins, tous deux descendants du même ancêtre : un fonctionnaire colonial qui aura eu deux descendances. Une officielle, blanche, reconnue, en métropole. L'autre cachée, métisse, bâtarde, abandonnée en Afrique.

Les spectateurs assistent au récit de la découverte du lien familial qui les unit, aux discussions qui les divisent, à l'enquête qui les réunit, jusqu'au deuil de leurs parents respectifs, derniers témoins de ces « mariages noirs », au cours de cette enquête.

L'arrière-grand-mère de Marisa Gondaho dit Simon, "la petite épouse" de Marc Simon, prend la parole à la fin, révèle son nom et raconte son histoire à elle, celle qui a été tue durant quatre générations.

Les spectateurs sont les témoins actifs de la causerie. Ils sont invités à lire à voix haute avec les autres spectateurs les documents de l'époque coloniale tel le *Guide pratique de l'Européen dans l'Afrique Occidentale : à l'usage des militaires, fonctionnaires, commerçants, colons et touristes. Par le Dr Barot médecin des Troupes Coloniales*.

Les deux narrateurs racontent aussi comment leur enquête les a menés à rencontrer des témoins, des avatars contemporains du colonialisme : un notaire, une chocolatière, un griot, un ethnopsychiatre, une syndicaliste, des tirailleurs sénégalais etc.

Les liens avec le monde contemporain se font d'eux-mêmes. Par exemple, ils mettent en rapport le « Questionnaire sur les métis » émis par la société d'anthropologie de Paris en 1907 et les tests osseux pratiqués sur les jeunes mineurs isolés à la rue actuellement (ou comment les politiques successives des gouvernements ont toujours été étayées par des théories scientifiques).

À son issue, les spectateurs sont invités à dialoguer avec les deux protagonistes de l'affaire, car les questions soulevées sont nombreuses.



©Cécile Saint-Paul



# MARISA GNONDAHO DIT SIMON

J'ai longtemps cru que mon grand-père, Charles, et ma grand-tante Thérèse, nés à Ouidah (Dahomey) en 1905 puis 1906, avaient été reconnus officiellement par leur père Marc Simon, administrateur des colonies d'Afrique Occidentale Française.

Je croyais que mon nom, GNONDAHO DIT SIMON, venait de cette femme du Dahomey avec qui il avait vécu lors de sa carrière coloniale en Afrique. Que Marc Simon avait volontairement lié le nom de mon arrière-grand-mère, Gnondaho, au sien, par ce « Dit », qui était la marque des métis dans les colonies.

Petite, j'avais vu trainer chez mon père le livre *Souvenirs de brousse*, écrit par cet arrière-grand-père colon, et publié en 1965. Mon père parlait de ce livre avec mépris : « Il ne raconte rien là-dedans » disait-il. Il l'a d'ailleurs égaré. J'ai retrouvé une édition d'occasion de *Souvenirs de Brousse* sur internet et acheté le livre en ligne.

Cette lecture, où toute allusion à la relation avec mon arrière-grand-mère et à ses enfants du Dahomey est occultée, m'a fait violence.

J'ai questionné mon père, mes oncles, mes tantes, qui vivent au Mali ou en Côte d'Ivoire.

J'ai compris que Gnondaho n'était pas le vrai nom de mon arrière-grand-mère. Juste un mot de langue fon qui signifie « vieille femme ».

Marc Simon, l'administrateur des colonies qui a fait deux enfants à mon arrière-grand-mère, tenait son goût pour l'Afrique de son père peintre orientaliste, des livres de Fenimore Cooper lus dans son enfance et de ses visites du Jardin d'Acclimatation et de son zoo humain. Du Dahomey au Soudan français en passant par la Côte d'Ivoire, il a récolté l'impôt de capitation, réprimé de nombreuses révoltes, beaucoup aimé les expéditions en brousse.

Enjoué et fier de sa tâche, il était certain de faire le bien et d'apporter culture et progrès aux africains qu'il administrait. Il trouva sans doute du réconfort auprès de mon arrière-grand-mère, qui ne devait pas avoir plus de quinze ans quand il l'a mise enceinte, trois mois après son arrivée au Dahomey en 1905.

Quand, après la publication du livre dans les années 60, mes oncles, (petits-enfants de Marc Simon), se présentèrent à la porte de sa maison en Bretagne, l'ancien fonctionnaire colonial manifesta sa joie d'évoquer avec eux ses souvenirs d'Afrique, mais fit mine de ne pas comprendre qui ils étaient pour lui.

La légende familiale dit que Marc Simon a emmené partout avec lui sa femme « indigène » (comme disaient les coloniaux de l'époque), -mon arrière-grand-mère-, au gré de ses nominations en AOF. Avant de l'abandonner au Dahomey avec ses deux enfants métis, lorsqu'il est rentré en France, en 1927

Est-ce la réalité ? Bien des questions que j'ai posées au sujet des lieux, des dates de l'histoire familiale n'ont été suivies, jusqu'à présent, que de silences ou d'incertitudes.

Les blessures liées à l'abandon de ses enfants métis, à la colère et la honte engendrées par la ségrégation raciale seraient-elles mieux guéries, si on les avait dites ?

J'ai donné à lire *Souvenirs de brousse* à Stéphane Olry, sans connaître le lien de sa famille avec l'Afrique coloniale, à un moment où je cherchais un chemin pour retrouver le nom et un peu de la vie de cette arrière-grand-mère. Je ne pouvais imaginer meilleur compagnon de route.



De gauche à droite, la mère de Marisa Gnondaho dit Simon avec son grand-frère, Jean-Charles, son arrière grand-mère et sa grande tante à Ouidah ( Bénin)

# STÉPHANE OLRV

Que la famille blanche de Marisa G nondaho dit Simon refusât de recevoir ses cousins du Mali ne m'étonne qu'à moitié : tous les membres de ma famille, et peut-être moi compris, seraient bien embêtés si un cousin venu du Gabon s'avisait de sonner à notre porte.

« Le Gabon, c'est loin. C'était il y a longtemps. » : c'est ce que me répondirent presque tous les membres de ma famille lorsque je les interrogeais sur leurs souvenirs de l'Île aux Perroquets.

Dans mon enfance, L'Île aux Perroquets était un mythe familial à la géographie imprécise, flottant entre les îles du Cap Vert et l'Angola.

Nous, les enfants, découvrions sur des cartes calligraphiées par son propriétaire une topographie familiale où les baies, les monts, les rivières avaient été renommées avec les noms de mes tantes (la pointe Armelle, le mont Francine etc.). L'Île aux Perroquets était nimbée d'une brume littéraire. Mon arrière-grand-père semblait une sorte de convict semblable à ceux décrits par Jules Verne dans *L'Île mystérieuse*. Libreville, la capitale du Gabon qui lui faisait face sur l'estuaire, se mêlait dans mon imagination à l'image de Célesteville, la capitale du roi Babar.

En fin de repas familial, parfois les adultes parlaient des « mariages noirs » de l'arrière-grand-papa. Notre ancêtre auraient fait le tour de l'Afrique sur une goélette à la coque recouverte de cuivre. Il aurait contracté dans chaque port des amours indigènes. Il demandait dans des lettres à ce qu'on lui envoie quelques verroteries pour consoler une indigène avec qui il avait contracté un « mariage noir » lors d'une de ces escales. Il précisait qu'il comptait sur la discrétion de son correspondant pour ne pas faire d'extravagance dans l'achat de ces cadeaux d'adieu. C'était un peu sordide, scandaleux, excitant, pittoresque et inquiétant aussi.

L'Île aux Perroquets était un rêve. Rien ne devait en être réel, ni très sérieux, et surtout pas les cousins métis qu'arrière-grand-papa y aurait laissés.

Mon grand-père y avait accompagné son père. Il n'avait l'âme ni d'un colon, ni d'un planteur, ni d'un entrepreneur. Ce qu'il y vit ne lui a pas plu. Il attrapa la malaria, et n'y retourna jamais.

Quand Marisa G nondaho dit Simon m'a fait lire *Souvenirs de brousse*, je lui ai proposé de partager avec elle les résultats de l'enquête que je pouvais mener auprès de ma famille sur la mémoire de notre passé colonial au Gabon. Mon projet était de pousser la porte d'une famille de colon semblable à celle qui avait fermé la sienne à ses oncles.

Oui, le Gabon, c'est loin, oui, c'était il y a longtemps. Mais si cela est de si peu de conséquence, pourquoi dans notre famille avons-nous trois enfants adoptés, que mon frère, mes cousines allèrent chercher en Afrique ?

De mon côté, j'étais curieux d'entendre de sa bouche comment une histoire semblable se racontait dans une famille africaine. La confrontation de nos expériences me permettait surtout de remuer la gangue d'exotisme, de folklore, de m'en foutisme, de racisme, qui forcément recouvrait la perception que j'avais de ce passé colonial.

Pourquoi cette insistante hospitalité de ma mère pour un réfugié malien qu'elle a hébergé depuis plusieurs années ?

Pour répondre à ces épineuses questions, et à d'autres encore, moi aussi, je me trouvais en bonne compagnie avec Marisa G nondaho dit Simon. Et c'est ainsi que commença l'enquête.



*Arrière-grand-père de Stéphane Oly*

# ENQUÊTE : que reste-il de ces mariages dans la mémoire de nos familles ?

Dans les familles européennes comme africaines, on se soucie peu de se replonger dans ce passé colonial, tissé de domination, de violence, de non-dit, et de raviver une douleur enfouie, niée, et pourtant têtue.

Entêtante, opiniâtre, intraitable, cette mémoire résiste. Nourrie de douleur, souvent de colère et de honte du côté africain, abreuvée de culpabilité et d'irritation du côté français, le passé colonial passe mal, et s'avère particulièrement indigeste à partir du moment où une descendance commune est en jeu et qu'elle n'est pas reconnue.

Nous avons donc décidé d'abord de mener l'enquête dans nos familles respectives. Notre rencontre permettait d'accéder à des informations auxquelles seul-es, nous n'aurions pas eu accès.

Stéphane Olry, descendant français de Henri Jeanselme, pouvait frapper aux portes de ses oncles, tantes, cousins, cousines, mères, sœurs, frères (vivant au reste tous dans le même immeuble parisien, bâti par l'arrière-grand-père colon) pour leur demander ce qui restait dans leur mémoire et leurs archives de *l'Île aux Perroquets*.

Marisa G nondaho dit Simon, descendante métisse d'une ancêtre (apparemment) anonyme pouvait se rendre à Bamako au Mali, à Ouidah au Bénin, pour interroger les membres de sa famille au sujet de cette arrière-grand-mère, en assurant ses descendants d'un usage respectueux de sa mémoire.

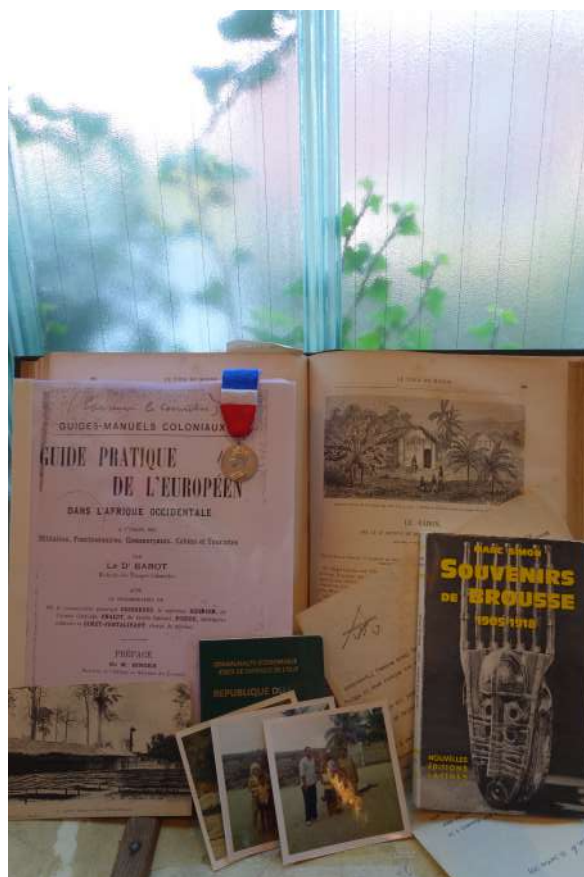
Cette enquête a soulevé beaucoup de questions. Chaque détail retrouvé nous a passionnés. Un extrait de Journal Officiel faisant acte d'une nomination de Charles dit Simon, grand-père de Marisa G nondaho dit Simon, à un poste de vétérinaire auxiliaire stagiaire, la même année que le retour de son père Marc Simon en Europe, attestait-t-il un intérêt de ce dernier pour ses enfants métis ?

La découverte d'un squelette d'un indigène géant offert par Henri Jeanselme au Musée de l'Homme indiquait-t-il uniquement l'intérêt anthropologique que le colon portait aux populations locales ?

Quoi qu'il en soit, chaque découverte, fut-elle minuscule, témoignait de la réalité du colonialisme, nous informait sur le « statut de l'indigène », sur le racisme, les idéologies, les croyances, les espérances, les trahisons, les souffrances occasionnées par la conquête coloniale.

Du coup, chaque mot, chaque terme employé a été prétexte à discussion entre nous. Plus nous avançons dans l'enquête, plus la complexité de la question nous apparaissait, et plus nous découvrons le foisonnement de questions auxquelles nous faisons face.

Ces questions nous ne souhaitons, -peut-être par goût de la conversation, mais par curiosité aussi- en éluder aucune. Nous n'avions pas envie de trier, de clarifier, de trancher, de simplifier cette complexité bourgeonnante. Au contraire, nous souhaitons la partager.



©Bertrand Renard

# ICI ET MAINTENANT : les ramifications du colonialisme

« Hier m'a engendré, et voici qu'aujourd'hui, je crée demain », c'est une phrase qu'un de nos témoins nous a lancée. De fait, devant nos questions, c'est souvent qu'on nous répond : « Pourquoi regarder vers le passé ? Ce qui est fait est fait. C'est l'avenir qui importe ».

Nous sommes bien d'accord. Nous ne concevions notre enquête que comme une manière de tisser un lien vers notre présent. Par exemple, concernant le squelette d'indigène rapporté du Gabon, nous ne souhaitons pas le retrouver par goût morbide ou fétichisme scientifique, mais pour savoir comment il avait été acquis certes, mais aussi au cours du siècle exposé, conservé, puis rangé à nouveau dans des réserves en attendant un futur à inventer : un retour en Afrique à l'instar de la Vénus Hottentote ? Un droit à l'oubli dans les réserves du Musée de l'homme ? Une sépulture en terre de France ?

Notre exploration dans nos familles respectives n'a pas été une plongée vers les origines, une descente dans le cœur des ténèbres de mémoires familiales, vers un point focal de l'histoire.

Nous ne nous sommes pas lancés dans une quête d'une pureté originelle, ou d'un paradis perdu des amours exotiques.

Peut-être, intuitivement, ce qui nous intriguait ou nous aimait était précisément inverse : l'impureté, et la complexité du monde ici et maintenant.

Les « mariages noirs », l'île aux Perroquets, les *Souvenirs de brousse* étaient un point de départ, pas l'inéluctable conclusion d'une enquête déjà menée dont il ne reste plus qu'à présenter le compte-rendu devant un public acquis à la condamnation du colonialisme et à ses avatars, afin de solder les comptes d'une dette mémorielle.

Nous sentions que la réalité non seulement était plus complexe, mais aussi plus conflictuelle. Du fait de l'inégalité induite par le colonialisme, nous ne partageons pas la même émotion face au passé. Nous n'étions pas sensibles, susceptibles au même endroit. Si nous disons que le passé colonial n'est pas glorieux, ces mots ne recouvrent pas le même sens pour l'une que pour l'autre.

Très prosaïquement, pour la descendante de Marc Simon la rencontre est inscrite concrètement dans le corps, pour le descendant de Henri Jeanselme, c'est une culpabilité abstraite et cérébrale.

C'est parce que nous avons trouvé riches nos dialogues, discussions, dissensus, qu'il nous semblerait encore plus fructueux de les partager avec d'autres.



Les « unions mixtes » n'avaient rien d'exceptionnelles dans l'Afrique colonisée. Elles étaient une solution (préconisée officieusement jusqu'à une certaine époque) pour obvier à la solitude des colons.

Elles ont donné naissance à de nombreux enfants métis, dont la présence a ouvert, à l'époque, d'interminables débats au sein de la république, regroupés sous la fameuse « question métisse ». Ces enfants étaient-ils français, indigènes ? Fallait-il créer une « race » de métis ? Comment classer les métis à l'égard de la race ? Ou bien purement et simplement légiférer pour que ces unions indignes n'aient plus lieu au sein de la colonie ?

En avançant dans nos histoires respectives, nous avons constaté que les raconter à d'autres ravivait des souvenirs, plus ou moins proches, chez nombreux de nos interlocuteurs, du côté africain ou européen.

Le Théâtre de la Poudrerie à Sevrans proposait à La Revue Éclair de produire une enquête et un spectacle à domicile sur le thème de « La rencontre ». Nous avons fait le pari de poursuivre et partager notre enquête sur le territoire de ce théâtre.

Nous avons donc approfondi nos recherches en interrogeant la généalogie du colonialisme jusqu'à ses ramifications ici et maintenant, en Seine-Saint-Denis, à Sevrans. Nous avons rencontré un notaire, un griot, un ethnopsychiatre, une chocolatière, des tirailleurs sénégalais, des syndicalistes et bien d'autres encore...



©Stéphane Olry

*M. Kamissoko ancien syndicaliste lors d'un entretien avec Marisa G nondaho dit Simon et Stéphane Olry à Sevrans*



# POUR ALLER PLUS LOIN

Les questions soulevées par le spectacle sont nombreuses, dans des champs divers (historique, politique, sociologique, médical, etc.). Nous proposons, en amont ou en aval du spectacle, des rendez-vous autonomes avec la participation d'invités, pour aller plus loin dans la découverte, la connaissance et le questionnement de ces sujets.

Nous pouvons élaborer diverses propositions en fonction du cadre proposé, du temps imparti, des financements possibles.

Voici ce que nous proposons d'ores et déjà :

## - Conversation avec Charles Di : secrets de famille, secret colonial

Une soirée avec la participation de Charles Di, ethnopsychiatre rencontré durant l'enquête et dont il est question dans le spectacle. Charles Di, ethnopsychiatre, dialogue avec Marisa G nondaho dit Simon et Stéphane Olry, tous deux issus de l'histoire coloniale (l'une du côté africain, l'autre du côté français), et avec les spectateurs, pour questionner les destins des enfants métis.

Charles Di est professeur en psychopathologie, professeur certifié de philosophie, chargé d'enseignement à l'Université Paris Descartes et à l'Université Catholique de l'Ouest Angers, Psychopraticien, Maison de Solenn (Hôpital Cochin), Hôpital Avicenne (Bobigny), Laboratoire de recherche, U Inserm 1178.

## - Les enfants du blanc / Bons baisers de la colonie

Une soirée avec projection d'un documentaire sur le sujet des petites épouses des blancs, suivie d'une discussion avec la réalisatrice et Marisa G nondaho dit Simon et/ou Stéphane Olry. Nous avons rencontré durant l'enquête, deux femmes qui ont chacune réalisé un documentaire sur leur passé familial lié à ces histoires coloniales : Sarah Bouyain : **Les enfants du Blanc**, Nathalie Borgers : **Bons baisers de la colonie**.

Nous pouvons imaginer inviter des tirailleurs sénégalais rencontrés dans un foyer ADOMA qui militent pour que leur pension soit alignée sur celle des militaires français et pour que leur famille bénéficie de la nationalité française.

Une syndicaliste spécialiste de la traite des travailleurs entre la France et l'Afrique.

Un griot !

Des auteurs ayant traité du sujet : Emmanuelle Saada, Monique Iboulo, Gauz, etc.

Mais aussi imaginer et construire avec nos partenaires des interventions pour et avec les publics, autour du spectacle.



©Fred Chapotat

*M. Diao, doyen des tirailleurs sénégalais du foyer ADOMA de Bondy, lors d'une rencontre à Sevrans*

## PRESSE

Thierry Voisin - Télérâma Sortir Grand Paris – 7 novembre 2019

« Les petites épouses », ce sont les concubines africaines des colons, souvent déjà mariés, pour qui l'union avec une indigène n'était qu'un « choix sanitaire ». Aucune reconnaissance officielle ou administrative de ces « mariages noirs », ni des enfants qui en sont issus. Puisant dans les secrets de famille, Marisa G nondaho dit Simon et Stéphane Olry évoquent l'histoire de bon-papa, leur arrière-grand-père fonctionnaire colonial au Gabon, au début du XXe siècle. Grattant sous la surface d'un silence bien accommodant (« L'Afrique, c'était il y a longtemps »), l'enquête qu'ils mènent à deux se révèle passionnante. Des noms oubliés et des souvenirs empoisonnés resurgissent au fil du récit. Des archives, des lettres et des photos circulent parmi le public qui y trouve un écho de notre passé colonial, et parfois celui de sa propre histoire familiale. Un spectacle documentaire et participatif créé dans le cadre du Festival théâtral du Val-d'Oise.

Anais Héluin - Sceneweb – 28 octobre 2020

Fruit d'une commande du Théâtre de la Poudrerie de Sevrân à La Revue Éclair, *Les petites épouses des blancs / Histoires de mariages noirs* est une « causerie » qui en dit long sur un pan de l'histoire coloniale : les unions entre colons et indigènes. À découvrir en toute intimité.

« "L'Afrique, c'est loin". C'est ce qu'on disait dans ma famille. "L'Afrique, c'est loin". On ajoutait : "Et puis, c'est il y a longtemps ». Avec ces phrases, Stéphane Olry expose d'emblée le sujet de la pièce ou « causerie » dont le titre est lui-même bien explicite : dans *Les petites épouses des blancs / Histoires de mariages noirs*, l'auteur, metteur en scène et co-fondateur avec Corine Miret de la compagnie La Revue Éclair exhume un pan du passé colonial de sa famille. Ou une histoire qui y ressemble. Face à cette tâche délicate, il n'est pas seul : assise face à lui à petite table qui avec une grande malle montée sur pieds et quelques lampes fait office d'unique décor du spectacle, la comédienne et musicienne Marisa G nondaho dit Simon est là pour l'accompagner. Pour le pousser à explorer les zones les plus sombres de ses archives familiales, en mêlant à ses paroles son propre récit. Fruit d'une commande du Théâtre de la Poudrerie de Sevrân sur le thème de « La Rencontre », *Les petites épouses des blancs / Histoires de mariages noirs* puise avec intelligence dans un passé intime pour questionner des fractures collectives encore bien présentes  
(...)

En s'inventant un ancêtre commun, Marc Simon auteur d'un livre intitulé *Souvenirs de brousse* – c'est là l'un des seuls éléments de fiction de la pièce –, les deux artistes placent la famille au cœur de leur dialogue. En reliant ainsi leurs deux histoires familiales de « mariages noirs », nom donné à l'époque des colonies aux unions entre colons et « petites épouses » africaines, Stéphane et Marissa donnent à entendre les traces qu'elles ont laissé aujourd'hui. En faisant le récit de leurs enquêtes respectives comme si elles venaient à peine de se clore, ils mettent en avant la persistance des inégalités à travers l'Histoire. Descendante d'une arrière-grand-mère africaine du Dahomey qui fut une « petite épouse de blanc », Marissa n'a pas le même rapport à ce passé que Stéphane, dont

l'arrière-grand-père, colon français au Gabon a « *bourlingué en Afrique de l'Ouest au gré de ses nominations* » dans l'administration coloniale. S'il cherche à débusquer, à dénoncer les violences perpétrées par son aïeul envers les « belles indigènes » dont il faisait ses épouses à chaque nouveau poste, Stéphane ou plutôt son double théâtral n'est pas exempt d'une forme de culpabilité ni de certains réflexes de domination venus de loin.

C'est là la force de cette causerie : en plus d'être un espace d'exposition d'une vérité longtemps occultée, elle est le lieu des tensions suscitées par cette même vérité. Ce qui fait d'elle un objet de théâtre, dont le processus de fabrication est en partie rendu visible. Tout en nous faisant pénétrer dans les secrets de leurs lignées avec rigueur, Marisa Gnondaho dit Simon et Stéphane Olry relatent les rencontres très diverses qu'ils ont faites lors de leurs résidences de création : l'ethnopsychiatre Charles Di, la propriétaire de l'Otarie Gourmande (la chocolaterie de Sevrans) qui leur décrit le trajet des fèves de cacao, un syndicaliste de Saint-Ouen qui leur « *expose les mécanismes modernes de la traite des travailleurs entre l'Afrique et la France* », un griot qui encourage Stéphane « *à prendre la route immédiatement pour l'Afrique à la recherche de la semence du patriarche de notre famille* »...

Toutes ces personnes sont présentes dans la causerie de La Revue Éclair, qui s'inscrit dans la droite ligne du travail de la compagnie depuis 1997. (...)

[Lire l'article de Anaïs Héluin sur ScèneWeb](#)

France 3 Ile-de-France – 25 octobre 2019

Reportage lors d'une représentation à domicile à Sevrans

[visionner](#)

# BIOGRAPHIES

**Marisa G nondaho dit Simon** possède un passeport français et un passeport malien.

Mais sa famille se retrouve au Bénin, en Côte d'Ivoire, au Sénégal, et aussi en France, un peu partout, et elle, elle vit à Juvisy-sur-Orge. Depuis petite, elle vit en banlieue et a passé de nombreuses vacances en Afrique de l'ouest (Mali, Bénin, Côte d'Ivoire, Sénégal, Guinée Bissau, Gambie).



Elle a pris des cours de théâtre et de chant dans différentes écoles et conservatoires, puis a travaillé comme comédienne au sein de compagnies théâtrales de l'Essonne, jouant aussi bien Rosine dans le Barbier de Séville que différents rôles dans des créations collectives répétées et présentées au CAES et autres lieux alternatifs.

Parallèlement, elle a fait du théâtre et du chant avec les élèves du collège Jean Vilar, à Grigny (Essonne), tout en y assurant, pendant cinq ans, un poste de surveillante d'externat.

En 1994, elle se prend d'amour pour le spectacle de rue, découvre les percussions brésiliennes, rencontre trois autres femmes percussionnistes qui, elles aussi, chantent. Ensemble, elles écrivent (textes, musiques et arrangements vocaux) le premier spectacle du Quartet Buccal, sorte de tour de chant a capella de clowns féminins, qui tournera beaucoup.

Depuis, Marisa G nondaho dit Simon est toujours co-directrice artistique de la compagnie Quartet buccal, qui entame aujourd'hui la tournée de son dixième spectacle, le Ciném'a capella. Elle part le plus souvent possible à la découverte d'autres expressions artistiques (percussions corporelles, musiques traditionnelles, danse afro-brésilienne...). Ces rencontres sont autant de voyages la rapprochant de ses (parfois mystérieuses) origines sub-sahariennes.

**Stéphane Olry** est français.

Il a renoncé à expliquer ses origines où se rencontrent un grand-oncle ayant donné son nom à un parc à Nancy, une grand-mère pied-noir, une arrière-grand-mère d'Alexandrie (à côté de l'Égypte), un père résistant ayant passé son enfance au Liban, un tonton et un grand-père collabo, et aussi donc un arrière-grand-père, planteur de cacao au Gabon.



©Cécile Saint-Paul

Il écrit et met en scène ses premiers spectacles à 16 ans.

Sous l'influence des artistes se produisant à l'Usine Pali-Kao (lieu alternatif où sa compagnie nommée alors Extincteur demeure durant deux ans), ses spectacles intègrent une dimension de rock, de performance et de danse.

Au début des années 90, désireux de regarder le monde au dehors, il acquiert un caméscope et réalise des vidéos de création.

En 1995, il tourne avec Corine Miret des Cartes Postales Vidéo au Proche-Orient. En 1992, il travaille pour la première fois comme comédien aux côtés de Jean-Marie Patte dans *L'enfant bâtard* de Bruno Bayen au Théâtre de l'Odéon.

Directeur avec Corine Miret de La Revue Eclair, il écrit, met en scène et joue avec celle-ci des spectacles basés sur des enquêtes ou témoignant d'expériences de vie.

Depuis *Nous avons fait un bon voyage, mais*, conférence sur une collection de cartes postales trouvées, il écrit avec Corine Miret une douzaine de spectacles joués à Paris, en province et à l'étranger.

*Treize semaines de vertu*, journal de son exercice de treize semaines pour devenir vertueux a été publié aux Editions de l'Amandier. *Hic sunt leones*, conte imaginé à partir d'une résidence à l'hôpital pour enfants polyhandicapés de La Roche-Guyon a été publié chez le même éditeur. Sa traduction en anglais par Neil Bartlett a été publiée aux Editions Oberon. Les Editions de l'Œil ont publié en 2016 trois de ses ouvrages : *Créer, c'est collaborer*, *La lecture ce vice impuni* et *Tu oublieras aussi Henriette*.

## Corine Miret grandit à Pithiviers.

Elle va à l'école de danse des Chamois, aux cours de l'ASSU gym du collège, au club théâtre du lycée ; ses parents l'accompagnent aux stages du Groupe Chorégraphique d'Orléans dans les années 1970 et à des cours de danse classique à Paris. Elle passe son bac en 1980, et monte vivre à la capitale.

Elle commence des études de pharmacie tout en suivant des cours de danse au Centre de danse du Marais, à la Ménagerie de Verre, au Centre Sportif Universitaire Jean Sarrailh.



©Cécile Saint-Paul

En 1986, le diplôme de pharmacienne en poche, elle se consacre à ce qu'elle veut faire : danser. Elle passe des auditions et commence à travailler avec Quentin Rouillier au Centre Chorégraphique de Caen, puis Andy Degroat, Jean-Michel Agius, Bernard Glandier, Isabelle Cavoit, Christian Bourigault, en danse contemporaine.

Elle apprend à déchiffrer les partitions de danse baroque du XVIII<sup>e</sup> siècle avec Ris et Danceries (Francine Lancelot et François Raffinot). Elle danse au sein de la compagnie dans des opéras-ballets et chorégraphies. Elle continue avec Marie-Geneviève Massé, Ana Yepes, Natalie van Parys et Béatrice Massin.

En 1994, elle commence à tourner des cartes postales vidéos avec Stéphane Olry en France, en Europe et au Proche-Orient. Ils organisent des diffusions en appartement de films d'artistes contemporains lors de Thés Vidéos.

Ils créent ensuite de nombreux spectacles à partir de recherches dans des archives, de pratiques de vie, en collaborant régulièrement avec d'autres artistes.

Grâce à une bourse de la Fondation Beaumarchais, elle crée en 2004 un solo de danse contemporaine : *Eniroc Terim*, autoportrait dansé.

En 2020, elle adapte et interprète Khady Demba, d'après l'œuvre de Marie NDiaye *Trois femmes puissantes*

# LA REVUE ÉCLAIR

*"Ils pratiquent un théâtre documentaire sur lequel souffle un vent de poésie, un théâtre singulier qui ne cesse de nous surprendre." - l'Humanité*

La Revue Éclair, créée par Corine Miret et Stéphane Olry, présente des spectacles pluridisciplinaires inspirés par des enquêtes dans des territoires, ou des pratiques de vie dans lesquelles elle s'immerge.

1988 : La Revue Éclair organise des soirées de spectacles de formes brèves dans des lieux non théâtraux. Elle élargit son activité à la production de vidéos de création, puis à la production de spectacles.

1997 : Corine Miret et Stéphane Olry signent leur premier spectacle en commun *Des Voix dans la Maison d'Orient*. Ils en confient la mise en scène à Xavier Marchand. Ce spectacle écrit à partir des objets rapportés par des réfugiés du Proche-Orient est présenté au Théâtre des Bernardines à Marseille puis au Théâtre de l'Échangeur (Bagnolet).

1999 : Création de *Nous avons fait un bon voyage, mais...* de Stéphane Olry et Corine Miret, conférence sur une collection de cartes postales trouvées. Le spectacle est produit à Paris au Théâtre de la Cité Internationale et a été joué cent soixante fois en France et à l'étranger ces vingt dernières années.

2002 : création de *La Vita Alessandrina, Avant Projet Définitif* de Stéphane Olry, mis en scène par Xavier Marchand, joué au Théâtre de la Cité Internationale dans le cadre du Festival d'Automne 2002. Le spectacle s'inspire de la figure de Bernard de Zogheb, dandy d'Alexandrie qui écrit douze opéras en italien macaronique sur des airs de variété.

2004 : après avoir retrouvé dans un coffre les archives de son grand-père, officier de cavalerie, Stéphane Olry écrit le récit de ses investigations dans ces archives et la mémoire du 20<sup>e</sup> siècle de sa famille paternelle. Création de *La Chambre noire* à la Villa Gillet à Lyon, dans une mise en scène de Corine Miret.

Lors de cette même résidence à Lyon, Corine Miret crée son premier solo dansé Eniroc Terim sous une forme de questionnement autobiographique : que reste-t-il d'une expérience de 30 ans de pratique des danses classique, contemporaine et baroque ?



2005 : *Le Mercredi 12 mai 1976*, les footballeurs de l'équipe de Saint-Étienne affrontaient à Glasgow le Bayern de Munich en finale de la coupe des clubs champions. Ce spectacle écrit par Corine Miret et Stéphane Olry est créé à la Comédie de Saint-Étienne et explore ce lieu de mémoire au travers des témoignages des supporters des Verts

2006 : Yves Chevallier est nommé directeur du Château de La Roche- Guyon. Il invite La Revue Eclair à y résider. Stéphane Olry écrit *Treize semaines de vertu*, inspiré par un chapitre des mémoires de Benjamin Franklin où ce dernier raconte avoir inventé un exercice de treize semaines pour devenir vertueux. Stéphane Olry décide de pratiquer cet exercice. Le spectacle est le compte-rendu de ce voyage de trois mois au pays de la vertu. Il sera repris aux Archives Nationales dans le cadre du Festival d'Automne à Paris 2007.

2008 : Thierry Roisin, directeur de la Comédie de Béthune invite La Revue Eclair à créer un spectacle inspiré par le "territoire du théâtre". Corine Miret décide alors de partir seule dans un village de l'Artois. Elle rompt tous ses contacts avec Paris, et pendant sept semaines, elle observe les rencontres qu'elle fait dans les lieux publics. *Un voyage d'hiver* est écrit par Stéphane Olry à partir des récits de cette expérience.

2009-2010 : Sandrine Buring et Stéphane Olry se rendent régulièrement à l'hôpital pour enfants polyhandicapés de La Roche-Guyon. De la rencontre avec ces enfants énigmatiques, dénués de parole et de capacité de mouvement est né un spectacle sous forme de diptyque : *Hic Sunt Leones, là-bas, il y a des lions*, texte de Stéphane Olry et *Ch(ose) solo* de danse de Sandrine Buring. Le diptyque formé par ces deux spectacles a été présenté à La Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon dans le cadre de la 66<sup>e</sup> édition du festival d'Avignon.

2009 : La Revue Éclair envoie sept arpenteurs marcher le long du méridien de Paris entre Dunkerque et Barcelone sur les traces des astronomes Delambre et Méchain qui l'arpentèrent durant la Révolution Française afin d'en déduire la dimension du mètre universel. *Les Arpenteurs*, écrit par Stéphane Olry est créé au Théâtre de l'Aquarium à Paris en novembre 2011.

2015 : la traduction anglaise D(are) + Here be lions a été portée sur la scène du Coronet à Londres, dans le cadre de Theatre of Europe.

2014 : MFK Fisher n'a écrit que sur la nourriture, la cuisine, la gastronomie. *Une mariée à Dijon* raconte deux rencontres décisives pour cette auteure avec un serveur du restaurant « Les trois faisans » à Dijon. Le spectacle prend la forme d'un repas où sont conviés les spectateurs. Il a été créé à l'Échangeur à Bagnolet.

2011-2014 : Stéphane Olry tient le journal de ses dialogues quotidiens avec une jeune femme rencontrée à une terrasse de café. Le contrat de leur relation est de n'échanger jamais adresse internet ou numéro de téléphone, mais de se fixer des rendez-vous par cartes postales. Le texte de ce journal est traversé par celui de Casanova et de son plus grand amour : Henriette, rencontrée alors qu'elle fuyait sa famille habillée en soldat. *Tu oublieras aussi Henriette* a été créé à l'Échangeur à Bagnolet.

2015 à 2017 : La Revue Éclair a été associée au Théâtre de l'Aquarium pour un projet d'exploration du bois de Vincennes. Elle invite trois artistes à habiter successivement une saison chacun, dans le studio du Théâtre de l'Aquarium : Johnny Lebigot (plasticien), Corine Miret (danseuse, chorégraphe), Jean-Christophe Marti (compositeur), Stéphane Olry (auteur).

À l'issue de leur habitation, ils ont chacun produit une œuvre : installation plastique pour l'un, drag requiem pour l'autre, promenades en intérieur et en extérieur pour la troisième... *Les Habitants du bois*, feuilleton théâtral en sept chroniques fantasques écrit par Stéphane Olry a clôturé l'ensemble du cycle en avril 2017.

2016 : en réponse à une commande de la Commune (CDN d'Aubervilliers), Stéphane Olry et Corine Miret imaginent de déplacer un entraînement des lutteurs des Diables rouge (club de Bagnolet) sur le plateau du théâtre, accompagné d'un monologue de Corine Miret *La Tribu des Lutteurs*.

2017 : après un an de pratique de Kickboxing dans un club de femmes au Blanc-Mesnil, Corine Miret a écrit *Mercredi dernier*, mis en scène par Stéphane Olry. Ce solo est présenté avec le Théâtre de la Poudrerie à Sevrans dans 25 appartements de Seine-Saint-Denis.

2018 : après trois ans de pratique de la boxe anglaise au Boxing Beats d'Aubervilliers, Stéphane Olry crée *Boxing Paradise* à la MC93 à Bobigny. Ce spectacle raconte son initiation à la boxe, mais aussi et surtout le combat de son camarade comédien et boxeur Hervé Falloux contre le cancer.

2019 : La Revue Éclair initie un cycle de travail consacré à la décolonisation. Création de *Les petites épouses des blancs/histoires de mariages noirs* de Marisa Gnondahou dit Simon et Stéphane Olry. Mise en scène de Corine Miret. Avec le Théâtre de La Poudrerie (Sevran) et Le festival Théâtral du Val d'Oise

2020 : Création de *Khady Demba*, d'après le texte de Marie NDiaye, adaptation et interprétation de Corine Miret. Création à l'Atelier du Plateau

2021 : Création du triptyque *Conversations avec les ancêtres* de Corine Miret, Marisa Gnondahou dit Simon et Stéphane Olry avec La Poudrerie, théâtre des habitants à Sevran.

**Récemment**, les Editions de l'Oeil ont publié trois textes de Stéphane Olry :

- *Créer c'est collaborer*, pamphlet autobiographique sur le refus du travail.
- *La lecture, ce vice impuni*, série de monologues inspirés par une enquête sur les pratiques de lecture des habitants de La Roche-Guyon.
- *Tu oublieras aussi Henriette*, journal d'une rencontre à une terrasse de café

# CONTACTS

## La Revue Éclair

### Direction Artistique

CORINE MIRET

[corine.miret@larevueclair.org](mailto:corine.miret@larevueclair.org)

06 76 04 16 14

STÉPHANE OLRÉ

[stephane.olry@larevueclair.org](mailto:stephane.olry@larevueclair.org)

06 85 59 07 04

### Diffusion / Développement

NACÉRA LAHBIB

[nacera.lahbib@larevueclair.org](mailto:nacera.lahbib@larevueclair.org)

07 76 30 01 32

### Administration de production

AUORE PARNALLAND

[administration@larevueclair.org](mailto:administration@larevueclair.org)

06 87 88 12 86